

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

LE FRANGY

Propos de la Semaine Sainte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 123-126

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Propos de Semaine Sainte

Tant mieux, mon cher, nous allons bientôt nous retrouver en pleine fête de Pâques, et avec elle dans la paix, dans la lumière, dans l'amour. Je n'aime pas vous voir triste et broyant le noir, et j'espère que le joyeux « Alleluia » va déridier votre front. Allons, Le Frangy, secouez-moi toute ces idées passées à l'encre et ressuscitez vous-même avec le Sauveur.

— Doucement, doucement ! Je ne suis pas encore décédé et je trouve, ma foi, que vous prêchez fort bien, pour quelqu'un qui ne fait pas ça habituellement. Mais, voyez-vous, je commence à me faire vieux, et même quand on me parle de Résurrection et d'Alleluia je me rappelle toujours le prologue.

— Le prologue, diantre ! le prologue ! qu'est-ce que ça peut bien être ?

Le prologue de la Résurrection, on dirait que vous l'oubliez, et pourtant il se résume en un mot bien clair, bien simple, la Passion. Et jamais je n'y ai tant pensé, à la Passion, que ces temps-ci ! Je revois Judas, je rencontre Pilate, j'entends la populace : leur souvenir me hante et me poursuit partout.

Quel mauvais sang vous vous faites toujours : mais laissez donc en paix tous ces juifs et tous ces Romains de malheur. Ils appartiennent à l'histoire....

— A l'histoire, dites-vous ! et je suppose que vous allez encore ajouter, à l'histoire ancienne ; c'est là où je me sépare de vous, car ils appartiennent, les uns et les autres, à l'histoire contemporaine, vous entendez bien, à l'histoire contemporaine !

— Après tout, c'est peut-être vrai. Mais, comme ceux d'autrefois, le Christ saura bien les confondre, les anéantir,

les écraser. Ils ont beau faire et beau écrire : le Christ est descendu de sa croix et ce n'est certes pas pour y remonter.

— Le Christ, soit ! mais les chrétiens ?

— Mon Dieu, ils ne s'en portent pas si mal que ça ! On a vu, à travers l'histoire, des jours plus tristes, des heures plus sombres que celles que nous traversons... et pourtant les chrétiens s'en sont tirés.

— Et les morts, vous ne les comptez pas !

— Pourquoi compter les morts ? La victoire est restée aux vivants et cela suffit. Et puisque vous aimez les figures, les symboles, en voici une que je vous recommande : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ». C'est la contre partie aux Judas, aux Pilate et aux grands-prêtres qui, eux aussi, renaissent sans cesse de leurs cendres... et qui vous empêchent de donner votre cœur à l'espérance et à la joie.

— C'est que, voyez-vous, je me casse la tête à me demander pourquoi, après toutes les preuves que le Christ nous a données de sa divinité et le christianisme de ses bienfaits, il y a encore dans le monde tant de Pilates, et tant de bourreaux, et tant de gens pour les applaudir et les encourager.

— Là, par exemple, vous m'étonnez : en rachetant l'homme, le Christ ne l'a pas soulagé de ses passions ; il ne lui a fait qu'indiquer le moyen infallible de les guider vers le beau et vers le bien : c'est en toutes lettres dans le catéchisme et pour quelqu'un qui le connaît comme vous, c'est étrange qu'il puisse y avoir des points d'interrogation.

— Sans doute ! sans doute ! Mais il reste encore des monstruositées telles que les apostats que les passions expliquent et qu'elles n'excusent pas.

— Pourquoi pas ceux-ci aussi bien que les autres ? Le cœur, au contraire, a encore plus d'apostats que l'esprit.

— Alors, vous n'avez aucune peine à vous expliquer la trahison de l'apôtre?

— Pas plus que je n'en éprouve à expliquer les fils rebelles et les enfants dénaturés.

— Avouez que c'est ignoble !

— Tant que vous voudrez, mais cela ne m'empêchera jamais de voir, à côté de Judas, la figure des autres apôtres celle de Jean et de Pierre surtout, qui rachètent amplement par leur fidélité et leur tendresse la trahison de l'autre.

— Vous pensez donc que, pour les Judas modernes, comme pour celui dont l'affreuse silhouette se dessine dans l'ombre du Cénacle, l'heure de la justice viendra.

— Et pourquoi donc pas ?... Il n'y a rien de plus certain. Ceux qui trahissent et persécutent Jésus-Christ dans ses représentants ou dans son Eglise, sont faits du même bois que celui qui l'a trahi et livré lui-même. Et vous savez de quelle tragique façon il finit. On s'use à haïr, à souiller, à trahir ! Et, de nos jours encore, quelquefois sous nos yeux, nous voyons les lâches se faire justice à eux-mêmes puisqu'ils ne croient plus à la justice de Dieu. Tous ces gaillards-là portent sur eux, à la place d'une corde, une pillule ou un revolver : et quand on ne les suit plus, comme ils voudraient, ils s'avouent vaincus : c'est toujours l'histoire de Judas.

— Mais Judas était prêtre... et comme tel... paix à ses cendres !

— Prêtre, oui, et pour son malheur ! Mais même le prêtre est homme... et qui dit « homme » dit un esprit capable d'errer, un cœur capable de sombrer.

— Cessons là, si vous voulez, ces tristes réflexions.

— C'est maintenant, au contraire, que nous aurions pu pénétrer dans le vif d'une question des plus intéressantes et la définir: faiblesse de l'homme et grandeur de Dieu !

— Non je ne veux pas ! Avec vos leçons de Vendredi-Saint vous feriez fuir tous nos lecteurs.

— Dans ce cas, je les plaindrais et je ne les crois pas aussi pusillanimes. C'est en voyant les plaies du Sauveur que nos cœurs s'ouvrent à l'amour : c'est en voyant les nôtres que nous pouvons arriver à les guérir.

LE FRANGY